

SYNCHRONIE ET DIACHRONIE : L'ENJEU DU SENS

Mélanges offerts au
Pr. Hava Bat-Zeev Shyldkrot

Sous la responsabilité d'Annie BERTIN,
Thierry PONCHON et Olivier SOUTET



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

AVANT-PROPOS

Linguiste internationalement reconnue, Hava Bat-Zeev Shyldkrot est une personnalité originale de la linguistique française. Originalité imputable au fait qu'elle y est intellectuellement présente sans y être professionnellement engagée.

La réussite de son engagement professionnel en Israël ne doit cependant pas conduire à ignorer les marques précoces de reconnaissance académique venues de l'étranger. De fait, si les étapes de la carrière israélienne d'Hava se laissent tracer d'un trait net et régulier depuis les postes initiaux à l'Université Ben-Gourion (1973-1992), à Beer Sheva, jusqu'aux échelons les plus prestigieux à l'Université de Tel Aviv (à partir de 1992) avec accès au poste de « full professor » en 2009, très tôt se dessine l'estime internationale : d'abord, pendant la décennie 80 et le début de la décennie 90, à travers plusieurs invitations aux États-Unis (Stanford, San José State University, Florida International University), ensuite, de 1997 à 2009, à travers plusieurs invitations dans des universités parisiennes (Paris 7 Diderot, puis Paris IV-Sorbonne). La décennie 10, quant à elle, associera une forte présence parisienne et des invitations à John Hopkins ainsi que dans plusieurs universités japonaises. Faut-il ajouter que cette présence académique hors d'Israël se manifeste aussi dans de multiples instances d'évaluation étrangères (Fonds National de la Recherche Scientifique belge, Mission scientifique du Ministère français de la Recherche et de l'enseignement supérieur, École doctorale de Paris X-Nanterre, Équipe de recherche *Sens Texte Informatique Histoire* de Paris-Sorbonne) et dans les comités éditoriaux et les comités de lecture de prestigieuses revues scientifiques : *Le Français Moderne*, *Journal of French Studies*, *Langue française*, *Linguisticae Investigationes*, *Linx*, *Topics in linguistics* – pour n'en citer que quelques-unes.

Le tropisme français d'Hava est à dire vrai ancien. Après des études notamment en linguistique française (mais aussi en philosophie juive) conduites jusqu'au Master of Arts à Tel Aviv en 1977, Hava Bat-Zeev Shyldkrot vient à Paris préparer un DEA de linguistique puis une thèse sur « les constructions de *voir* auxiliaire ».

L'université d'accueil est Paris VIII-Vincennes et le directeur de thèse le Professeur Jean-Claude Chevalier. Deux points qui sont loin d'être indifférents.

L'Université française qu'Hava Bat-Zeev Shyldkrot découvre à la fin des années 70, soit environ dix ans après les « événements » de 1968, est une Université divisée et numérotée. La vieille Faculté des lettres de l'Université de Paris n'a pas résisté à la fièvre révolutionnaire. En fonction de ses convictions intellectuelles, méthodologiques et politiques, chacun s'est plus ou moins confortablement installé dans un établissement en principe doté d'une vaste autonomie administrative (autant que cela reste possible dans un pays aussi centralisé que la France), pédagogique et idéologique.

Dans l'ensemble des disciplines relevant de ce qu'on nomme alors « Lettres et Sciences Humaines » (aujourd'hui, on dit SHS, c'est-à-dire, quand on n'est pas trop pressé, « Sciences humaines et sociales », le mot *lettres* étant sans doute jugé trop désuet et trop chargé d'un esthétisme réputé socialement inutile), certains lieux vont jouer résolument la carte de la modernité, affichant, par principe constitutif, une volonté d'expérimentation systématique. Ce fut le cas de l'Université de Vincennes : elle fera donc une place de choix à la linguistique que méprisent les philologues, grammairiens ou littéraires, ou aux sciences sociales que feignent d'ignorer les philosophes. *Mutatis mutandis*, se rejoue (sur un mode dégradé ?) l'opposition de la Renaissance entre le Collège de France et la vieille Sorbonne.

La linguistique sera donc au cœur de la reconfiguration académique et des querelles inter-universitaires. En la matière, le vent de renouveau vient d'Amérique. La grammaire générative a pénétré dans quelques sphères très spécialisées dans les années 60 à la suite, notamment, de l'*Introduction à la grammaire générative* de Nicolas Ruwet (1967) et de la traduction des *Syntactic structures* de Chomsky (1969). La modernité sera donc formaliste, pour être plus précis, séduite par un certain formalisme notamment indexé, fût-ce provisoirement, sur l'hypothèse transformationnelle. Comme dans le domaine des études de la langue, l'ennemi s'appelle philologie, le support de validation de l'hypothèse ne sera pas l'histoire et le texte : on lui préférera la méthode des informants fondée par nature sur l'exclusivité de la référence synchronique.

Tel est en tout cas le positionnement théorique et idéologique. Dans l'affaire, le Professeur Chevalier, même s'il est à l'origine du département de linguistique de Vincennes, est plus un compagnon de route qu'un acteur directement engagé, épistémologiquement parlant. Son profil est assez classique. Agrégé de grammaire, titulaire d'une thèse d'État volumineuse et remarquée – soutenue en Sorbonne sous la direction de R.-L. Wagner, grammairien et historien du français, esprit subtil et supérieur doté d'une belle capacité d'indépendance théorique et idéologique –, il s'est spécialisé dans l'histoire de la linguistique, entendue à la fois comme histoire

conceptuelle (sa thèse a porté sur la notion de complément dans la grammaire française du XVI^e au XVIII^e siècle) et comme histoire sociologique : on gagne du reste à lire l'ouvrage qu'il a publié en 2006 en collaboration avec Pierre Encrevé, *Combats pour la linguistique*, passionnante enquête sur les développements de la linguistique française après la seconde guerre mondiale. Le titre est tout un programme. Il faut se battre pour la linguistique contre ses ennemis, pour le progrès contre la réaction. On peut en sourire : dans une sorte de résolution (pseudo-)hégélienne, la fin du XX^e siècle a calmé les ardeurs des années 70-80. L'hyperformalisme a largement fait long feu : la grammaire générative elle-même, dès les années 80, avait dû réintégrer la question sémantique dans son analyse globale du fait langagier ; quant à la philologie, elle se révélait capable de sortir de sa « sororité » de vieille fille avec la seule grammaire, à laquelle la vouait la vieille Université à travers le certificat dit de « Grammaire et philologie » que tout futur licencié ès lettres devait réussir pour mériter son deuxième grade académique. Par la grâce de ses noces avec l'ordinateur, elle donnait potentiellement naissance à la linguistique de corpus – nouvelle jeunesse, qui lui permettait de revendiquer une part authentique de modernité : le meilleur du passé pour le plus prometteur de l'avenir.

Cette psychomachie académique entre philologie et linguistique (il n'est pas interdit de chercher où sont le vice et la vertu !) est très franco-française. Exacerbé en 1968, pour des raisons plus idéologiques que purement scientifiques, ce combat n'a pas touché de manière comparable les pays voisins de la France. Par sa culture et la formation très classique (philologique, historique) qu'il avait reçue, Jean-Claude Chevalier n'était pas dupe de la part de posture et d'artifice qu'il pouvait comporter. En tout cas, il n'a jamais essayé de persuader Hava que la linguistique ne pouvait être que formaliste ; l'eût-il voulu, il n'est pas sûr qu'il y fût parvenu tant celle-ci était elle-même persuadée, du fait de sa propre formation, de l'importance à accorder dans la recherche linguistique aux apports de l'histoire et de la sémantique.

La sémantique que pratique Hava s'ordonne largement autour de quelques morphèmes lexico-grammaticaux, à commencer par la thèse, déjà mentionnée, portant sur *voir* auxiliaire. Suivront des travaux sur *dire*, *laisser*, *venir*, ordonnés à l'étude plus générale des périphrases verbales et, si on sort du plan verbal, des morphèmes invariables : conjonctions et locutions conjonctives à spectre fortement polysémique ; adverbes, notamment *tout*, *à peine*, *difficilement*, ordonnés à des mécanismes sémantico-argumentatifs tels que la scalarité, supports eux-mêmes d'une sémantique du flou.

L'intérêt pour le lexico-grammatical implique assez fréquemment la prise en compte de l'histoire. Or, au croisement de l'histoire et de l'exigence d'un minimum de théorisation, se trouve une hypothèse disponible depuis le début du xx^e siècle, celle de la grammaticalisation. Lui est lié le nom d'Antoine Meillet, un des maîtres souverains (avec Ferdinand Brunot, auquel Chevalier consacre de belles pages dans *Les lieux de Mémoire* publié sous la direction de Pierre Nora de 1984 à 1992) des études linguistiques dans l'Université française du premier tiers du xx^e siècle : on doit en effet à celui-ci deux contributions, respectivement publiées en 1906 (« Comment les mots changent de sens ? ») et en 1912 (« L'évolution des formes linguistiques ») avant d'être reprises en 1921 dans *Linguistique historique et linguistique générale*. La communauté des linguistes mettra un certain temps à lire – et à lire vraiment Meillet (la phrase célèbre de Péguy dans *Notre jeunesse* peut ici être méditée : « Il faut toujours dire ce que l'on voit ; surtout, il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit. »), même si l'un des disciples les plus créatifs de Meillet, Gustave Guillaume, a pensé cette relation entre tropisme lexical et tropisme grammatical à travers la notion de subduction. En soi, la thèse de Meillet peut paraître assez évidente : c'est (au moins partiellement) à partir des mots lexicaux que l'on fait des mots grammaticaux. Elle n'en revient pas moins à ajouter un cinquième facteur du changement linguistique aux quatre qu'avait identifiés Saussure (l'évolution phonétique, l'alignement analogique, l'agglutination et l'étymologie populaire). Les linguistes américains joueront un rôle non négligeable dans la réactivation de cette notion de grammaticalisation, sans nier du reste leur dette à l'égard de Meillet. Ce fut notamment le cas d'Elisabeth Traugott, historienne de l'anglais et linguiste généraliste, professeur à Stanford. On ne s'étonnera donc pas qu'Hava Bat-Zeev Shyldrot, à la faveur de son double tropisme américain et français, riche de sa culture linguistique sachant croiser point de vue synchronique et point de vue diachronique, ait porté une attention si soutenue à cette notion qu'elle utilise souvent dans ses publications à partir notamment des années 90. Intérêt non seulement pour la notion, mais aussi pour son père spirituel, Meillet, dont Hava Bat-Zeev Shyldrot est sans doute, parmi les spécialistes de la linguistique française contemporaine, celle qui pourrait en écrire la biographie intellectuelle avec le plus d'érudition et d'empathie.

Historienne de la langue, historienne de la linguistique, Hava Bat-Zeev Shyldkrot manifeste aussi un intérêt affiché pour la rencontre des cultures à travers les textes, ce que dénote son attention constante pour les questions traductologiques. Beaucoup de médiévistes français ont, par ailleurs, sans doute découvert grâce à elle que, si la Champagne médiévale pouvait se

prévaloir de nombreux très grands écrivains, à commencer par Chrétien, le romancier, et Thibaut, le prince poète, elle avait aussi abrité, à la fin du XI^e siècle et au tout début du XII^e siècle, les savants travaux de Rashi, vigneron, poète et talmudiste, subtil commentateur de la Bible dans une langue où l'ancien français se mêle à l'hébreu pour produire ce que certains ont pu considérer comme un judéo-français : Hava Bat-Zeev Shyldkrot en rouvrant la question de la langue de Rashi met ses pas dans ceux d'illustres prédécesseurs comme Arsène Darmesteter et Claude Hagège.

Au moment où nous rédigeons ces lignes, le monde est confiné. Notre pensée ne va plus seulement vers le Pr. Hava Bat-Zeev Shyldkrot, dont nous venons de rappeler à grand traits la vaste culture et la grande ouverture intellectuelle ; elle va aussi vers Hava, la parisienne, qui, le plus souvent accompagnée de son mari Haïm et parfois de leur fils Yaron, sait associer à Paris les rencontres proprement académiques et le plaisir des théâtres, musées et boutiques, sans oublier quelques bonnes tables. Puisse-t-elle revenir le plus vite possible dans cette ville où ses nombreux amis, et notamment les signataires de cette préface, l'accueilleront non pour renouer le dialogue – il n'a jamais cessé – mais le dialogue *viva voce*.

Annie BERTIN
Thierry PONCHON
Olivier SOUTET*

* Les éditeurs remercient Aviv Amit pour l'aide qu'il a apportée à la réunion des contributions à cet hommage.